

LA RÉVOLUTION ET LA GUERRE D'ESPAGNE (1)

L'ESPAGNE 1936! Les hommes de ma génération se souviennent de l'immense espoir qui alors nous souleva. Un peuple en armes, jeté contre le fascisme, bâtissant l'avenir du monde et comme bruit de fond à l'épopée, le martèlement des bottes qui annonçaient la seconde guerre mondiale.

Nous ne possédions pas encore une Histoire en français de cette lutte où se jouaient toutes les valeurs que nous avait léguées le mouvement révolutionnaire qui prolonge la Révolution de 1789. Le chroniqueur était obligé de trier dans le flot de documents épars, de relire Malraux, Hemingway, d'éplucher la presse de l'époque pour saisir le drame dans son ensemble et le dégager des particularités locales souvent trompeuses. Aujourd'hui cette lacune est comblée. En publiant «*La révolution et la guerre d'Espagne*» de Pierre Broué et Émile Témime, les *Éditions de Minuit* ont enrichi la littérature ouvrière d'un document indispensable pour comprendre notre temps.

Non pas que cet ouvrage soit définitif. Les auteurs ne prétendent pas à cela et ils l'expliquent clairement dans l'excellente préface qu'ils ont placée en tête de leur travail. Mais ils ont fixé un cadre et c'est dans ce cadre que s'inscriront tous les apports nouveaux qui viendront enrichir nos connaissances.

«*La révolution et la guerre d'Espagne*» est un ouvrage divisé en deux parties. La première, traite de la révolution, des partis des syndicats et des événements auxquels ils ont été directement mêlés, la seconde traite de la guerre en général de ses répercussions internationales. Du franquisme, également, de son organisation, de ses buts et cette seconde partie qui nous montre les éléments qui constituent les forces fascistes n'est pas la moins passionnante car elle est la plus ignorée du mouvement ouvrier.

Disons-le, tout de suite, les auteurs ne sont pas des anarchistes et les jugements de valeurs, d'ailleurs peu nombreux qu'ils émettent, ne sont pas forcément nos jugements. Mais nous ne trouvons rien chez eux de comparable à l'ouvrage du triste Nenni ou au libellé anti-anarchiste de *l'École émancipée*. C'est un ouvrage honnête et probe. Les faits sont exposés avec une grande clarté et le lecteur peut dégager de lui-même une opinion sur l'opportunité des actions préconisées par les organisations qui prirent une part active à cette lutte gigantesque. Dans la préface, ils déclarent: «*Quelle que soit leur origine les documents et les faits*», nous avons essayé de les juger en historiens, d'éliminer tout parti pris, d'exposer honnêtement les faits en portant un minimum de jugement. Nous espérons avoir ainsi laissé à chacun toute latitude de mettre l'accent sur tel ou tel aspect primordial à ses yeux. Attitude d'historiens, difficile peut-être, mais qu'ils ont su maintenir tout le long d'un ouvrage de plus de cinq cents pages. Le reconnaître est le plus bel hommage que l'on puisse faire à leur précieux travail.

J'ai dit plus haut que les auteurs nous engageaient à mettre l'accent sur ce qui à nos yeux paraissait primordial. Je n'y manquerai pas. Trois éléments vont marquer la guerre d'Espagne. La révolution proprement dite c'est-à-dire les *Journées de juillet* 1936 qui virent la triomphe des travailleurs sur les trois quarts du territoire; les *Journées de Barcelone* qui virent la liquidation du mouvement révolutionnaire en 1937; enfin la main mise de l'équipe Prieto-Negrin appuyé par les russes et les aventuriers sur l'appareil d'État. Je dois dire que les éléments nouveaux que nous apporte «*La révolution et la guerre d'Espagne*» n'ont en rien modifié le jugement que j'avais déjà porté sur le déroulement de la guerre révolutionnaire dans les jours qui suivirent l'insurrection franquiste.

Une fois de plus les travailleurs sont obligés d'accepter de se battre à l'instant que le fasciste a choisi et lorsque le gouvernement décide d'armer le peuple, des heures précieuses ont été perdues. La décision

(1) *La révolution et la guerre d'Espagne* de Pierre Broué et Émile Témime, aux *Éditions de Minuit*.

est due à la rapidité de la riposte ouvrière. Partout où les travailleurs passent à l'assaut, ils balayent l'armée et les bandes fascistes, partout où ils temporisent et se laissent paralyser par la légalité, partout où ils permettent aux marxistes d'engager des pourparlers, les tractations, ils donnent le temps aux militaires de se reprendre, de s'organiser et finalement d'écraser le mouvement ouvrier. A Valence, à Saragosse, à Oviedo où le mouvement syndical est pourtant puissant, c'est l'indécision des travailleurs, leur confiance aux officiers «républicains», la volonté des marxistes d'éluder la lutte qui permettra aux fascistes de triompher. Un exemple précis dans le Nord. A Oviedo les socialistes qui dirigent le mouvement de résistance temporisent et c'est la défaite. A Gijon les anarchistes passent immédiatement à l'attaque et toute la province tombe dans les mains du mouvement révolutionnaire. A Barcelone, la C.N.T. et le P.O.U.M. écrasent les militaires. A Madrid où la CNT est minoritaire mais où le puissant syndicat du bâtiment est entièrement contrôlé par les anarchistes ceux ci sont maîtres de la rue dès les premiers instants de l'insurrection. Ils libèrent les prisonniers politiques s'emparent des casernes, arment le peuple. L'État vole partout en éclats, les travailleurs triomphent dans les trois quarts du pays. Voilà la grande leçon à retenir de ces jours glorieux où la C.N.T. s'avère comme la grande force insurrectionnelle alors que les partis marxistes empêtrés dans les bureaucraties, le parlementarisme, en proie au doute et à l'indécision font une fois de plus la preuve de leur incapacité révolutionnaire qui a amené leur écrasement dans tous les pays de l'Europe où ils n'étaient pas appuyés par une armée étrangère.

Le 20 juillet, malgré quelques échecs les travailleurs sont victorieux. Cette victoire, ils vont l'organiser. Pendant que conduite par Durruti, une colonne anarchiste conquiert l'Aragon, partout des Comités naissent qui vont organiser la résistance, l'économie, l'instruction. L'Espagne accouche de sa révolution et déjà les politiciens inquiets se préparent à la saccager.

A Madrid dans les milieux gouvernementaux comme parmi les éléments qui entourent Companys à la généralité de Catalogne on n'a pas vu sans inquiétude se développer les collectivisations et une lutte sourde se prépare que conduisent l'UGT, le Parti socialiste et surtout le Parti communiste exagérément gonflé par la petite bourgeoisie à qui il a promis de conserver ses privilèges et qui se range derrière le parti de «l'ordre». Cette crise trouvera son point culminant au cours des *Journées de Barcelone* de 1937. Déjà le gouvernement de Caballero a dissous le *Comité Central des Milices*. Les anarchistes sont rentrés dans le gouvernement. L'aide russe pèse lourdement sur les décisions. Les comités qui donnaient à la révolution tout son caractère, sont attaqués par tous les partis bourgeois. Entre la C.N.T. et les communistes le conflit s'aggrave de jour en jour.

C'est l'exclusion du POUM, de la coalition antifasciste qui mettra le feu aux poudres. A Barcelone les militants hostiles à la militarisation des milices et à la dissolution des Comités ont formé un groupe «*Les Amis de Durruti*» qui va s'opposer à la liquidation de la Révolution. Berneri, le militant anarchiste, qui sera plus tard assassiné par les stalinien, l'anime. Au début de mai les communistes s'emparent de la Centrale téléphonique contrôlée à Barcelone par la CNT. La grève générale est aussitôt proclamée. Barcelone se couvre de barricades. Mais Companys qui désavoue les communistes lance un appel au calme appuyé par certains éléments de la CNT et par les «*ministres*» anarchistes. Jover qui s'apprêtait à marcher sur la capitale pour soutenir la révolution s'arrête indécis. Joaquim Ascaso et Maximo Franco également. «*Les amis de Durruti*» abandonnés de tous se voient obligés de composer. C'est la fin de la révolution espagnole. Nous allons assister à la liquidation des conquêtes ouvrières. Le gouvernement Caballero laissera la place aux hommes de Moscou et Santillan peut écrire: «*Nous avons sacrifié la révolution elle-même sans comprendre que ce sacrifice impliquait aussi le sacrifice des objectifs de la guerre*».

«Voilà la deuxième leçon importante que l'on peut tirer de ces journées pour moi les plus capitales de la guerre d'Espagne. C'est un politicien libéral ancien président du conseil qui nous l'inflige. Ecoutez le Président Azaña: «*Une Révolution doit s'emparer du commandement, s'installer au gouvernement, diriger le pays selon ses vues. Or, ils (les anarchistes) ne l'ont pas fait... L'ordre ancien aurait pu être remplacé par un autre, révolutionnaire. Il ne le fut pas*». Et écoutez la leçon du vieux Trotsky: «*Le refus de conquérir le pouvoir rejette inévitablement toute organisation ouvrière dans le marais réformiste et en fait le jeu de la bourgeoisie*».

L'histoire des journées de mai 1937 reste à faire mais on doit bien comprendre qu'à un tournant de la révolution il faut choisir. Certes, la lutte révolutionnaire a ses faiblesses, mais elle a également un dynamisme qui peut justifier toutes les espérances. Ou l'on fait la révolution ou on laisse la bourgeoisie à ses luttes pour conquérir l'avantage de continuer à exploiter le monde du travail.

Après les événements de mai 1937, le processus contre-révolutionnaire s'accroît. Le peuple désarmé laisse faire. Le parti communiste tout puissant «fait» non pas la guerre mais la politique de la Russie. J'ai déjà remarqué que sur ce malheureux pays s'étaient abattus les hommes de proie du marxisme international qui cherchaient par leur servilité envers Moscou à préparer leur avenir politique. Nenni, Tito, Togliatti, Marty, d'autres encore dont le salaire par un juste retour des choses, dont nous n'arrivons pas à les plaindre, fut la prison et le poteau d'exécution.

Lorsqu'on referme ce beau livre, une tristesse profonde nous étreint. Certes, la Révolution espagnole fut victime du contexte dans lequel elle s'inscrivait. Le fascisme, la lâcheté des démocraties, la faiblesse du prolétariat international. Mais elle fut encore victime d'une méprise tragique qui est la méprise du siècle. La confiance en l'efficacité du marxisme et rien n'est plus urgent que de mettre cette inefficacité en lumière.

La révolution est romantique dans son essence et le romantisme est son meilleur aliment car il compense le désordre que la révolution crée. Toutes les révolutions qui ont réussi, ont pour origine le romantisme y compris la révolution russe.

Les marxistes léninistes ont tué le romantisme révolutionnaire au profit du professionnalisme révolutionnaire. Depuis 1917 ils n'ont nulle part fait de révolution (2). Leur incapacité insurrectionnelle est l'incroyable réalité qu'il nous faut comprendre. Ils ont possédé des partis comptant des millions d'adhérents rassemblant plusieurs millions d'électeurs et leur impuissance, appuyée par cette masse, à faire éclater les États bourgeois, n'a pas été assez soulignée. La raison est bien simple, les marxistes sont dans des partis bureaucratiques, timorés. Organisés comme des États, ils en ont toutes les tares. Le refus de l'initiative, la crainte de déplaire aux chefs, le laissez aller des hiérarchies.

Par une fatalité qui tient à leur dogmatisme partout où ils interviennent, ils renoncent à ce qu'ils avaient juré de détruire, les classes, les États, les gouvernements, l'armée, la justice. Mieux lorsqu'ils interviennent dans une révolution qu'ils n'ont pas déclenchée, ils la disloquent.

Les marxistes, en voulant caporaliser la Révolution espagnole, révolution romantique, l'ont tuée comme ils tueront la révolution cubaine également romantique. Lorsqu'on referme le livre de Pierre Broué et Émile Témime, on sent bien que le travail du militant qui ne veut pas désespérer de l'avenir est tout tracé.

Il faut démystifier le monde du travail et remettre le marxisme à sa vraie place, celle de fossoyeur du mouvement ouvrier.

Et c'est également une raison supplémentaire qui s'ajoute à celles que j'évoquais au début de cet article pour que chaque militant ait dans sa bibliothèque «*La Révolution et la guerre d'Espagne*», un livre qui permet de réfléchir sur le drame de notre Mouvement ouvrier.

Maurice JOYEUX.

(2) Le problème de la révolution chinoise qui est un problème particulier fera l'objet d'un article.